



UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE
(Reconnue d'utilité publique)

Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

EDITION DE L'AMICALE DES STALAGS
VB et XA, B, C.

Rédaction et Administration :
46, rue de Londres, 75008 Paris

Tél. : 16 (1) 45 22 61 32 (poste 16)

Compte Chèque Postal : Amicale VB-X ABC : 4841-48 D Paris.



Avec les bons souhaits du "Lien"

Une année s'achève, une autre commence. A l'aune de nos souvenirs, cela fait une longue durée de temps. Je parle bien sûr des souvenirs liés à la guerre et à la captivité, qui ne s'effacent pas quoiqu'on fasse... Beaucoup me l'ont écrit dans de longues et belles lettres, tant d'autres le diraient aussi si quelque pudeur ou timidité, c'est la même chose, ne les retenait...

Depuis des lustres Le Lien a donné la parole à ceux qui la voulaient ; il n'a pas dépendu de nous qu'elle fût plus ample, plus réaliste, plus historique même. Un ami lecteur remarquait avec juste raison que la captivité n'avait tout de même pas été que du sport et du théâtre dans les camps de base ou stalags, et que nous étions en fin de compte responsables de l'image que nous voulons laisser d'elle à la postérité...

Mais il n'est jamais trop tard pour redonner le jour à ces impressions de la mémoire dont parle le poète quand il dit qu'il a « plus de souvenirs que s'il avait mille ans ». Aucun des vôtres n'est insignifiant, et vous serez étonné de cette affirmation quand votre texte, d'une plume qui n'est qu'à vous, noircira la page blanche qu'un jour vous aurez placée devant vous. Faites votre le judicieux conseil que Max Pinlon

vous donne à la première page du Lien n° 477 (septembre-octobre) : « Prenez votre plume et main ! »

Quelques légers malentendus, vite dissipés, sont dans ces dernières semaines de changement intervenus dans la périodicité du journal. Je précise donc ici, à l'intention des collaborateurs réguliers, mais aussi de tout correspondant, les dates de parution au plus près des six numéros annuels : 15 février, avril, juin, août, octobre, décembre. En conséquence, pour être en principe publiés aux dates indiquées ci-dessus, les articles et les lettres des uns et des autres doivent parvenir au bureau de l'Amicale, ou directement à mon adresse (3 bis, rue des Dames de Saint-Maur, 64000 Pau) UN mois avant, c'est-à-dire approximativement les 15 janvier, mars, mai, juillet, septembre, novembre. J'ai écrit EN PRINCIPE, car la publication des textes en question, excepté les rubriques habituelles, sera fonction de leur urgence, des prévisions de la mise en pages du numéro et... parfois, du stock de copies en attente depuis longtemps — c'est le cas actuellement.

Notre souhait est de vous offrir chaque fois un journal équilibré, informé, sérieux, passionnant — répu-

tation oblige ! — que vous lirez d'un bout à l'autre et que vous attendrez chaque fois avec impatience : « Deux mois, me disait récemment un bon connaisseur, c'est long, mais si cela doit renforcer notre petit journal, nous accepterons d'en passer par là ». Ou peut bien sûr être d'un avis contraire, mais en l'occurrence toutes les REALITES doivent être considérées... Que chacun donc use de patience, envers lui-même et envers le rédacteur en chef, si tout ne lui paraît pas au mieux tout le temps.

« Grand âge, nous voici — et nos pas d'hommes vers l'issue », c'est là l'image de notre commune condition aujourd'hui, compagnons de dures épreuves, malades, veuves fidèles au souvenir, esseulés reclus loin de tout, amis lecteurs connus ou inconnus. En vain voudrions-nous arrêter le glissement du temps dans sa marche... / Avec les BONS SOUHAITS du Bureau de l'Amicale, et les miens propres, vous commencerez l'année nouvelle dans la sérénité d'hommes et de femmes d'expérience, que la violence et le désordre de notre époque ne sauraient troubler, et qui gardent au cœur l'espérance, car « aucune nuit ne pourra empêcher le jour de venir... »

J. Terraubella.



NOËL

Noël !!! C'était Noël, la sublime nuitée ! Dans l'ombre froide et noire, en première tranchée, Un soldat étendu, nerveusement songeait,

Il songeait au vieux temps, à ce temps si tranquille Où, tout petit enfant, il allait en famille, Vers minuit, voir Jésus dans sa crèche... là-bas, Là-bas... au cher village ! Oh que c'est loin déjà, Et que tout est changé ! Aujourd'hui, c'est la guerre, C'est la lutte sans trêve et dans l'air et sur terre ; En place des cloches, carillonnant gaiement, Le canon tonne et gronde, opérant tristement ; Plus de paix nulle part, mais des pleurs, des souffrances,

Des ruines et des morts au doux pays de France ! Morose est le soldat : il souffre en son esprit Et son cœur bat moins fort dans son corps refroidi ; Mais qu'importe, il le faut ! C'est le pays qui crie : Sauvez-nous, sauvez-nous !... Conservez la Patrie ! Arrière désespoir ou découragement

Haut les cœurs malgré tout ! et toujours en avant ! Un jour viendra, c'est sûr, où l'aigle germanique S'en ira de la France et de l'humble Belgique, Traqué par les héros qui, voulant en finir, Préfèrent souffrir longuement, et... tenir !

Repose pour l'instant, dors noble enfant de France, Et garde dans ton cœur l'invincible espérance ! Courage pour demain, courage à tout jamais, Prépare l'avenir, assure nous la paix !

Noël ! C'était Noël, la sublime nuitée ! Dans l'ombre froide et noire, en première tranchée, Un soldat, étendu, paisiblement dormait. Tout à coup, près de lui, une forme apparaît Qui doucement se dresse et demeure immobile A demi tournée vers le soldat français, Noël ! C'était Jésus, Jésus de l'Evangile Qui de son ciel divin venait garder, bénir Et puis reconforter le modeste martyr ! Dont la France toujours gardera souvenir.

A. E.



Noël dans le bois

Cette nuit, dans le bois dénudé, le poilu se voit tout à coup entouré d'une multitude de souvenirs qui illuminent son visage grave ; c'est la nuit de Noël.

Il écoute l'autrefois et ses lèvres prononcent Noël, mot blanc d'une blancheur religieuse, mot givré, mot dans lequel il y a le souffle de la bise et la tiédeur de l'étable, le bêlement de l'agneau, la corne du bœuf et l'oreille de l'âne, mot court, mot facile, mot qui chante, mot qui tinte, mot que l'enfant sait et que le vieillard est heureux d'entendre. Noël c'est l'âtre familial où flambe la grosse bûche, c'est le jeune portrait de la maman qui vous endort dans le petit lit, ce sont au réveil, les jouets sentant la crèche, ce sont les ombres des fidèles glissant dans la campagne froide ; c'est la procession des coiffes blanches et des noirs manteaux, c'est le clignotant pèlerinage des frileuses lanternes, c'est le bruit sec des sabots, ce sont les maisons du village qui semblent pleines d'étoiles, c'est la messe dans la petite église illuminée !

Noël ! C'est le vol d'un duvet, c'est la chute d'un flocon. Et d'y songer, le cœur manque au poilu et ses doigts essuient ses yeux. Mais un bruit de mitrailles vient de retentir et le poilu pense au Noël de l'Eternité que fêtent, là-haut, tous ceux qui sont tombés héroïquement.

Et alors, Noël le fait espérer.

QUELQUES DEFINITIONS

— Totos : Animaux domestiques et microscopiques dont chaque poilu entretient soigneusement sur lui quelques échantillons, en guise d'amulettes sacrées.

— Flotte : Boisson commune des poilus, formant la base du pinard.

CONSEIL PRATIQUE AU POILU

Avis aux permissionnaires arrivant à Paris sans un rond.

Qu'ils aillent aux Invalides. Là, ô merveille, ils verront les Sous... venir.

André BERSET

est heureux de vous offrir son poème annuel avec ses meilleurs Vœux.

CACHE-CACHE

Lorsque l'on est enfant, jouant à cache-cache, Le « chat » s'y colle et compte, aussi vite qu'il peut : « Un... Deux... Trois... Six... Neuf... Dix ! » Les [autres voient macache, Cela va bien plus vite... Et puis, ce n'est qu'un jeu.

Un... Deux... Trois... Six... Neuf... Dix ! C'est [l'image des hommes Qui sont toujours pressés d'arriver à leur but. Toujours pressés... Pourquoi ?... Puisqu'on sait [tous, en somme, Quel sera, sur la fin, notre commun tribut.

L'enfant compte toujours : « Vingt-deux... Trente... [Cinquante !]

Viellissant sans savoir... Faisant toujours effet. Puis... tout à coup ! il voit, dans les yeux des [bacchantes, Un peu moins d'attention pour ce qu'il dit ou fait.

Il freine son débit... Il veut compter moins vite... Le temps impitoyable, inexorablement, Le fait compter quand même : « Soixante ! » et [puis la suite...

Et puis... et puis... bien sûr, un jour, le dénouement. C'est pourquoi les tricheurs, dans le jeu de la vie, Ceux qui croient que le monde entier leur [appartient,

Sont fort souvent déçus et, je vous le confie, Pour ce qui vous concerne...
... Amis...
...Cachez-vous bien !

Tué au bois le Prêtre

« Au Bois le Prêtre il fallait non seulement tenir un terrain sans cesse menacé par l'ennemi, mais aussi attaquer pour le faire reculer et ainsi gratigner petit à petit un lopin de terre qui pouvait changer de mains dès le lendemain ».

Un ancien du VB, Marcel ETIENNE va allègrement sur ses 85 ans. C'est un homme pudique. Modeste, il se livre peu. J'ai pu quand même savoir de lui qu'étant mobilisé en 1939, il refusa à son commandant de batterie de rentrer chez lui en sa qualité de fils de tué, préférant aller combattre avec ses camarades. Il a bien voulu me confier dans quelles circonstances son père avait trouvé la mort au Bois le Prêtre dès le début de la guerre. Ensemble, nous sommes allés nous recueillir sur la tombe où le corps repose, parmi des milliers d'autres, au cimetière militaire national du Petant. Lequel renferme le Mémorial de la captivité 1939-1945, souvent évoqué dans les colonnes du Lien et visité chaque année par nombre de nos camarades.

Sur la mort de son père, il m'a communiqué un témoignage émouvant rapporté dans un livre « Le Bois le Prêtre » (octobre 1914-1915) de Jacques Dieterlen, édité par la Librairie Hachette et Cie en 1917. En voici la teneur.



Marcel ETIENNE se recueillant sur la tombe de son père.

L'ASSAUT DES BLOCKHAUS

« La nuit venait de succéder à cette journée qui avait été chaude pour les hommes, qui creusaient maintenant une sape pour essayer de contourner les blockhaus sous terre et de les faire sauter.

Quelques sentinelles aux créneaux des boucliers d'acier surveillaient la plaine.

Pas une parole. La mort de plusieurs de leurs camarades avait attristé les hommes qui travaillaient en silence ou prenaient leur tour de garde.

La lune montait lentement dans un ciel constellé d'étoiles et projetait sur la terre sa lumière glauque.

Soudain, une sentinelle qui regardait la plaine à travers son créneau sembla tressaillir.

« Dites donc, sergent, regardez un peu, dans le tas de macchabées qui est sur la plaine, devant nous, on dirait qu'il y a quelque chose qui remue ? »

En effet, à quelques mètres devant, parmi les corps des hommes tués le matin même à l'attaque du blockhaus, on distinguait vaguement quelque chose qui remuait, se détachait un instant sur un ciel clair, puis se refondait avec la masse noire des cadavres.

A la lueur de la lune qui éclairait tragiquement cette

scène, on vit bientôt la forme noire remuer un peu plus, se soulever lentement sur ses deux mains, puis, tout à coup, dans le silence immense de ce clair de lune, une voix partit du tas de cadavres, faible, douloureuse, comme un grand râle...

« Brancardiers... A boire... Oh !... »

Puis le corps retomba.

Les hommes restèrent un instant muets, puis un reprit :

« Mais c'est ETIENNE ».

— Parlez pas si fort, vous savez pas que les Boches sont à trois mètres ».

Et le corps se souleva de nouveau au milieu des morts :

« Brancardiers... A moi... Oh !... j'ai mal... Eh ! Charles, viens me chercher ».

La sentinelle au créneau eut un sursaut en entendant son camarade blessé l'appeler.

« Mais c'est Etienne, dit-il avec un sanglot dans la voix. Ah ! Malheur ; on ne peut même pas aller le relever ».

Et de grosses larmes lui coulèrent des yeux.

De nouveau le blessé se souleva, et d'une voix plus faible et plus déchirante :

« Eh ! Charlot, viens me chercher ; j'ai le ventre ouvert. Oh ! j'ai mal... A boire... »

Sa voix se perdit faiblement, puis le blessé retomba au milieu des cadavres.

La sentinelle, qui voyait avec douleur mourir son meilleur ami, se préparait à enjamber la tranchée pour aller le chercher.

« N'y va pas, mon vieux ; tu te ferais descendre pour rien. Attends, je sais un peu d'allemand, on va essayer de parlementer avec les Boches ».

Et l'homme qui parlait ainsi éleva la voix, et se mit à appeler l'ennemi dans la tranchée voisine, et à lui demander la permission d'aller, à un homme seul, chercher le blessé qui agonisait.

La sentinelle allemande lui répondit : « Ya, nous allons le chercher ».

— Non, c'est nous qui voulons le prendre, il est notre camarade, laissez-nous aller le relever ».

Une voix sèche répondit, une voix d'officier : « Nous irons le chercher, et il sera notre prisonnier, ou bien personne n'ira. Nous tirerons sur tout homme qui sortira ».

Le blessé se souleva une dernière fois au milieu des morts, et d'une voix presque éteinte : « Brancardiers... Eh ! Charlot, pourquoi... Oh !... Ah !... »

Puis il retomba lourdement avec un râle, et ce fut tout.

Quelques hommes essayaient une larme d'un revers de manche.

« Ça y est, il est mort. C'est plus la peine. Ah ! les vaches ! »

On cria encore à la sentinelle ennemie : « Notre camarade est mort ».

Pour toute réponse, l'Allemand lança une grenade qui éclata au milieu des hommes.

Puis la lune fut voilée par un nuage, et il se fit un long silence de mort...

La plainte des blessés ! qui l'a entendue, ne l'oubliera jamais.

Dans la longue nuit silencieuse et noire, quelques sentinelles veillent aux créneaux pendant que les autres hommes, enroulés dans leurs couvertures, dorment sur les banquettes.

Nul bruit.

Seulement quelques coups de fusil qui se perdent dans les lointains silencieux de la nuit... »

**

Cet émouvant récit, venant soixante treize ans après l'armistice de 1918, conserve toute la valeur du SOUVENIR que nous devons à nos anciens de 14-18, morts pour que nous restions Français et conservions ce bien si cher qu'est la liberté dont nous avons été privés pendant cinq longues années.

Pierre DURAND - VB.

Merci à Marcel ETIENNE, qui a eu l'amabilité de me prêter ce document.

ÉCHOS ET CORRESPONDANCES

● Commençons par une très bonne nouvelle, qui est une réponse à nos demandes répétées de « Personnel » pour le bureau de la rue de Londres : notre amie Odette ROSE de Rueil a accepté de venir travailler avec nous, deux fois pas semaine, à compter de la fin octobre.

C'est là une résolution qui nous touche profondément, mais qui ne nous surprend pas, tant elle nous apparaît comme la continuation du dévouement à l'Amicale si longtemps assumé de son vivant par Maurice ROSE.

Bienvenue parmi nous, chère Odette.

● De Henri PERRON : « ...l'article sur Gélucourt et son drapeau : remarquable ! C'est notre devoir à nous, les vieux P. G., d'aider les « jeunes pousses » qui entretiennent le culte du souvenir. J'ai trouvé ton initiative excellente, dans le « droit fil » de la mission du Lien ».

● De Hubert FIRHOLTZ, le maître d'école de Guéblange-les-Dieuze (lettre à P. Durand) :

« C'est au retour de quelques jours de vacances, en allant reprendre mes permanences de Secrétaire de Mairie, que j'ai eu l'agréable surprise de trouver votre lettre et les journaux « Le Lien ». Remerciez pour moi votre rédacteur en chef pour les exemplaires destinés aux élèves ; soyez remercié de même car cette publication nous fait plaisir et augmente la motivation pour écrire tout en s'intéressant à la vie présente et passée de nos villages tant marqués par la guerre. Dès la rentrée, avec les élèves nous lirons votre journal et, du moins je le pense, chacun aura à cœur de le conserver, J'en donnerai également un à M. LEGROS qui est à la base de ce travail grâce à son exposé et à son film-vidéo sur le cinquantenaire de l'expulsion de Gélucourt.

« Votre remarque quant à la date « fin avril 44 » est tout à fait justifiée, il s'agit bien de « fin avril 45 ». Cette remarque prouve que notre travail a été lu très sérieusement, c'est un élément de plus qui réchauffe l'intérêt de l'écrivain dans ce monde où tant d'écrits s'échangent et finissent à la poubelle sans même être lus ! (...) »

— Merci au Maître d'école de Guéblange que nous retrouverons sans doute bientôt dans les pages du Lien...

● De Eric GROS : « Dans ce numéro du Lien figure un article intitulé : « Ma mère, les gens d'ici parlent une langue étrange ». L'auteur ne manque ni de sensibilité, ni de finesse, ni d'esprit, ni de culture. En fin de compte son écrit est amusant. Mais je serais tenté de lui apporter la réplique... »

Qu'à cela ne tienne, tu as le feu vert !

● Surprenante bonne nouvelle dans le « Journal des Combattants » du 21 septembre :

« Ligne Maginot : François CLAUVELIN et Michel TRUTTMANN ont retrouvé dans une galerie de la Ligne Maginot — à 30 mètres sous terre — une merveilleuse fresque peinte par Bob HUMBLLOT mobilisé au 161^e RIF.

Au bout d'une galerie obscure de 120 mètres de long, « Le triomphe de la Médecine », cette allégorie (5 m x 2), peinte en 1939, alors que le peintre était mobilisé dans ce fort de Coume, intacte dans ses couleurs », (s'offrait à la vue) en même temps que « dans d'autres galeries de nombreuses caricatures : des femmes en maillot, Mickey, Blanche Neige, etc., avec toujours, fort bien représenté, « le soleil », dont les soldats de la Ligne étaient privés » (...)

Ceux de nos lecteurs que le sujet intéresse peuvent se procurer le « Journal des Combattants » n° 2235, Prix 7 F, en écrivant : 80, rue des Prairies, 75020 Paris.

De l'article consacré par François CLAUVELIN à cette découverte, et à son inauguration, nous détacherons ces lignes émouvantes et justes dont nous le remercions :

« ...Nous voudrions rendre hommage à ces hommes de l'ombre, à ces bétonneurs de génie, pour que leur aventure, pied de nez de l'Histoire, n'apporte pas d'arguments supplémentaires à tous ceux qui cultivent un peu trop le mot oublié (...) Cette histoire... débouchera plus tard sur l'écriture d'un livre qui n'aura pour seul but que de graver à jamais, pour la jeunesse d'aujourd'hui, les souvenirs de ces oubliés de la Ligne Maginot ».

● 1921 - 1991, 70^e anniversaire de l'érection des Monuments aux Morts sur l'ensemble du territoire français. Le Ministère des Anciens Combattants et victimes de guerre a entrepris une vaste campagne nationale de sensibilisation tendant à la réhabilitation et au maintien de tous les lieux de mémoire, nécropoles, monuments, stèles, plaques commémoratives, « témoins de l'Histoire nationale ».

1992

DATES DÉJÀ RETENUES POUR LES RASSEMBLEMENTS U.N.A.C.

— SAMEDI 7 MARS : Le Mans, journée amicaliste sarthoise.

— MERCREDI 13 ET JEUDI 14 MAI : Lyon, Congrès du Groupement Lyonnais des Amicales de Camps P.G.

— MARDI 2 JUIN : Josselin (Morbihan), grande journée bretonne amicaliste.

— DU 16 AU 19 JUIN : Par l'ANRPAPG, Rassemblement - Pèlerinage P. G.

D'ores et déjà notez soigneusement ces dates sur votre calendrier. Merci.

● L'information parue dans notre dernier numéro (p. 2, 1^{er} col.) sur « La Croix de guerre 1940 » a suscité chez notre ami BERSSET la réaction ci-dessous :

LES COUILLONS

Fallait-il qu'on eût peur
De ces gueux, de ces reîtres,
De ces soldats déchus, malgré leur belle ardeur.
Fallait-il que la crainte de les voir apparaître
Leur fit la jambe molle, aux sots de la torpeur.
Cependant, ils sont là,
Ces « couillons » de naguère.
Vieux, malades ou las,
Mais fiers... Comme à la guerre.
Et le rictus affreux des despotes futiles
Prouve, au monde serein, leurs efforts inutiles.
Car, jamais, le passé,
Quand il est prestigieux,
Ne peut être effacé
Par de la « poudre aux yeux ».

A. B.

● Après les « Tags », de Eric GROS (Lien, septembre-octobre), et leur... développement sauvage, un publiciste de talent a écrit : « ...Les taggers dans les musées nationaux... c'est une insulte pour les malheureux que l'on encourage dans une « créativité » qui les abîme ; c'est une insulte pour le patrimoine artistique français, que l'on traite en contrepoint frivole d'une « expérience » hasardeuse » (...)

● Le téléphone est redoutable par sa soudaineté, bonne ou moins bonne ou mauvaise. C'est par lui, qu'à l'heure de midi du 10 octobre, j'apprenais que notre ami Fred CAVALLERA de Gardanne (13120), en pèlerinage à Lourdes, près de ma porte, avait été victime d'une attaque cérébrale. Toutefois, au moment de son transfert en ambulance vers Aix, un mieux sensible s'était manifesté. J'espère être en mesure, avant de clore cette rubrique, de donner à tous ses amis de bonnes et rassurantes nouvelles sur la santé de ce garçon, aimable et prévenant, qui a nom de Fred CAVALLERA. Courage à lui et aux siens.

● Le Dr Lucien RAFFALI de Nice, lecteur attentif mais exigeant de la presse P. G., nous dit qu'il a fort apprécié le texte sur les Coloniaux de la 6^e DIC (Lien n° 477), ayant été à l'époque médecin-chef du 74^e RI, un régiment de la 6^e DI qui releva les Coloniaux... Capturé(s) dans les Vosges aux alentours du 10 juin, ce cher toubib avoue n'avoir pas, en effet, effectué une retraite assez rapide pour se trouver avec ses hommes, là où se distribuèrent tant de Croix de guerre. — Ne regrettez rien, Docteur !

● SION, avec retard :

Pèlerinage annuel à Sion (Meurthe-et-Moselle)

Les A.C.P.G. Lorrains ont retrouvé sur la colline

COURRIER DE L'AMICALE

par Robert VERBA

Les vacances ne sont déjà plus qu'un souvenir. Nous espérons qu'elles ont été bénéfiques pour tous, et que vous n'avez pas trop abusé du bronzage car à notre âge, ce n'est pas à conseiller.

Lors de la parution de ce numéro, vous serez déjà probablement en train de préparer les fêtes de fin d'année. Nous souhaitons de tout cœur qu'elles se passent comme vous les rêvez, et que nos amis qui étaient souffrants aient retrouvé la pleine forme.

Nous nous excusons du retard mis à remercier ceux qui ont envoyé leur cotisation et dons pour 1991, mais comme beaucoup d'entre vous nous avons fait la « pause vacances », et comme le dit l'adage : « Il n'est jamais trop tard pour bien faire ! »

Donc merci à :

COLLIN Jean, 54120 Thierville-sur-Meurthe.

JARRY Henri, 36190 Orsennes, à qui nous souhaitons un bon rétablissement ainsi qu'à son épouse.

BATUT Jean, 78200 Mantes-la-Jolie.

KIEFFER Julien, 84000 Avignon.

Mme MARGOT Suzanne, 52250 Longeau Percey.

BULKOWSTEIN Abraham, 92100 Boulogne-Billancourt.

LARREY Clément, 40180 Dax.

CIRCLAEYS Adonis, 59122 Reppoède.

LAVOUE Jean, 68100 Mulhouse.

CUVIER Jean, 76270 Neufchatel-en-Bray.

COLIN Armand, 44800 Saint-Herblain.

HENRY René, 54740 Harque.

COUSSE André, 31310 Montesquieu-Volvestre.

BECHOUX Julien, 4100 Seraing (Belgique).

RASSON Roger, 8, rue de Toul, 59800 Lille, nouvel adhérent, ainsi que notre ami :

CRUCHAUDET Charles, 11, Av. Niepce, Chalons-sur-Saône.

Nous souhaitons à tous deux la bienvenue à notre Amicale.

FERNETTE André, 25200 Bethowcourt.

LABERENNE Pierre, 32100 Condom.

Nous avons reçu une jolie carte de notre ami **POUPLIER André**, 08090 Montcy Notre-Dame, en vacances à Meritxell.

Egalement de Mme **JAMESON Rosa**, 75012 Paris, profitant du magnifique soleil et de la belle mer de Palma de Mallorca en Espagne.

Mme Veuve **LOGEARD**, 92210 Saint-Cloud, nous envoie ce petit mot :

LA GAZETTE DE HEIDE

Joseph Terraubella nous avait recommandé le livre « Le camp des aspirants », je l'ai acheté.

A l'envoi était joint un exemplaire de leur journal « L'Aspi ». D'un format plus petit que notre Lien, mais plus fourni, il m'a paru intéressant. En le parcourant je suis tombé sur un article signé DURIEZ René. Or nous avons été dotés pendant la guerre d'un aspirant portant ce nom, habillé d'une veste en gabardine, boudrier et culoté de gris clair, avec sur les manches un drôle de galon jusque-là inconnu. Entre officiers et sous-officiers, nous l'appelions cependant « mon lieutenant ». Le capitaine lui donna une section à commander. Il disparut lors de notre contre-attaque en Belgique, tué ou fait prisonnier.

Pris de l'espoir qu'il ne soit que blessé j'écrivis au signataire de l'article prénommé René, qui me répondit aussitôt qu'il n'était pas la personne recherchée, que DURIEZ était un nom très usité dans le Nord-Pas-de-Calais dont il était originaire et que, rien que dans l'annuaire des aspirants, il y en avait quatre. Il me donna leurs adresses.

En tête de liste se tenait un Frère de Citeaux. N'habitant qu'à une trentaine de kilomètres de l'Abbaye, j'allai un dimanche lui rendre visite.

A l'accueil on le fit demander par téléphone et le frère portier m'introduisit dans un petit parloir chauffé. Je pris place sur une chaise et patientai un peu. Au bout d'un moment la porte s'entrebailla poussée par un moine en bure marron, souriant et intrigué. Il ne me reconnut point et pour cause, il n'était pas « mon » aspirant DURIEZ.

J'en fus un peu déçu, j'aurais bien aimé le retrouver sous l'habit. Nous engageâmes cependant une longue conversation.

Il me raconta ses combats, sa capture et son envoi à l'oflag IA, dans un premier temps, puis ensuite au camp des aspirants créé à leur intention par les Allemands qui ne voulaient pas les admettre comme officiers, quoique sortis de Saint-Cyr, mais comme des élèves. Ils leur offrirent de travailler comme sous-officiers volontaires. Frère Albert, pour ne pas quitter un ami cultivateur qui ne pouvait supporter l'inactivité, partit avec lui pousser des brouettes dans les étables prussiennes.

Libéré, il ne profita guère de la liberté retrouvée puisque dès 1946 il entra au couvent, étant Convers, il reprit les soins des bêtes. Il a tenu également la bibliothèque de l'abbaye qui ne contient pas que des livres pieux, mais quantité de romans profanes. Il me parut fort érudit. J'avais apporté, pour le remettre à mon aspirant, mon livre « Les années tristes ». Je le lui offris. Il accepta avec plaisir.

Nous parlâmes : du Citeaux d'avant le Concile que j'avais visité, sans mon épouse (les femmes n'étant pas admises à l'intérieur du cloître), de la règle assouplie du silence, du chauffage qui n'existait que dans la salle d'étude pour pouvoir travailler, des horaires de prières moins rigoureux que jadis, qui permettent de prendre un peu plus de repos. Pendant les offices,

Chers Amis,

« Je suis très confuse car, n'ayant pas cotisé à votre Amicale depuis le décès de mon époux Jacques LOGEARD, je n'ai plus osé le faire par la suite. Mais, je parcours Le Lien à chaque fois et suis très émue de voir la photo de mon mari à Goppingen et le mot si sympathique qui l'accompagnait. Je vous en remercie vivement et vous adresse un petit chèque pour votre Amicale, sûrement très appréciée de tous.

Avec mon meilleur souvenir ».

Vous avez parfaitement raison, Chère Amie, votre lettre nous va droit au cœur, et nous vous adressons nos plus affectueux remerciements pour votre gentillesse et votre don.

Notre ami **BAUDRU Philippe**, 92300 Levallois-Perret, nous répond après notre envoi :

« Merci pour les quatre carnets de bons de soutien que je m'empresse de régler. Ils sont indispensables pour aider quelques camarades ou épouses sans ressources ou avec des ressources réduites. Mon sincère souvenir à tous et toutes mes amitiés ».

Nous constatons une fois de plus, Cher Philippe, que tu fais partie de la majorité de nos amis qui ont du cœur et qui n'oublent pas le lien qui nous attache à notre passé. Encore merci.

Notre ami **THOUZEL Achille**, 30000 Nîmes, envoie un amical bonjour à tous les copains et en particulier à ceux de l'Amicale de Heide. Bonne santé à tous et surtout Bonne Année. Il y ajoute sa cotisation et un don pour notre Caisse de Secours. Toute l'Amicale le remercie infiniment.

Nous remercions particulièrement notre ami Pierre DURAND, 54700 Pont-à-Mousson, pour son attachement à notre Amicale. Il nous fait parvenir les dons de : **Ismail RODRIGUEZ** et de **André VORTEMAN**, ce dernier est un ancien du stalag VIG, lecteur assidu du Lien V B-X A, B, C. A tous deux, un grand merci pour notre Caisse de Secours.

Nous souhaitons la bienvenue à notre nouvel adhérent **BARTHOLLET Jean**, 9, Chemin Tour de Ville, 26200 Montélimar.

Notre ami **BRAVE TREBOR** nous fait part de sa tristesse devant la disparition de son vieux camarade Jean DUGOMMEAU, non adhérent à notre Amicale.

Il nous informe que son enterrement a eu lieu le jour de la Toussaint devant une nombreuse assistance en pleurs.

dans la chapelle maintenant chauffée, le public laïc n'est plus séparé du chœur par les épaisses grilles d'antan. Les moines se tiennent cependant à part dans leur chapitre.

La nourriture est devenue moins frugale et moins végétarienne, ils prennent des produits laitiers étant éleveurs de bétail. Ils affinent un savoureux fromage qu'ils vendent, ainsi que de délicieux bonbons au miel, ce qui leur fait, avec les icones et objets pieux manufacturés, un revenu appréciable. Comme boisson ils ont du cidre qu'ils pressent eux-mêmes.

Ils présentent également aux visiteurs des cassettes de chants grégoriens enregistrées dans leur église, pour un prix abordable. Mon épouse avait choisi jadis un Salve Regina qui l'accompagna le jour de ses obsèques.

Mon nouvel ami, que je compte bien revoir, est né en 1915, il fait partie d'une famille de neuf enfants, cinq sont encore vivants.

Je ne sais pourquoi je vous conte cela ? Sans doute ai-je été frappé par la Paix du lieu mais ne craignez pas que votre gazettier prenne le froc, il aime trop la bonne chère, je dis bien CHÈRE et non chair car cela m'a bien passé...

Il doit bien y avoir parmi eux des P.G. ?

Aujourd'hui, 4 novembre, il y a 75 ans que... dans Besançon, vieille ville espagnole, naquit un frère enfant, et cet enfant, c'était moi.

Eric GROS, revenu de son voyage en ex-RDA vous fera part de ses impressions dans notre journal.

Au sujet de l'IRCANTEC que nous avait présenté notre ami Roger ALLAUX sur Le Lien de mars 91, j'ai fait les démarches et j'ai obtenu une petite pension complémentaire sur les années qui n'étaient pas prises en charge par la Sécu. S'il y a des gens dans mon cas, qu'ils n'hésitent pas à faire la demande, bien relire le texte publié à l'époque dans ma Gazette par J. T. J'ai touché le rappel ce matin. Merci ALLAUX.

CHAMPAGNE LECLERE

(Fils de A. LECLERE ex-P.G. V B)

Manipulant

CHAUMUZY - 51170 FISMES

Livraison à domicile.

Demandez prix.

En terminant son homélie remplie de louanges pour le pauvre ancien P.G. disparu, le curé prononça ces mots : « Entouré de tous les saints, Dugommeau Jean sera conduit à la droite du Seigneur ».

Au milieu d'un silence recueilli on entendit soudain un cri : Non ! Non ! protestait la veuve, c'est une injustice ! Mon mari a toujours voté à gauche.

(Notre distingué courriériste voit toujours les choses... à l'envers... T.)

Enfin !... Nos nombreux appels pour nous venir en aide au bureau, une ou deux fois par semaine, ont été entendus par notre chère amie **Odette ROSE**, épouse de notre Secrétaire Général, décédé l'année dernière.

Elle se rend compte aujourd'hui que nos appels étaient motivés et qu'il nous était de plus en plus difficile de remplir notre tâche, étant si peu nombreux pour entretenir la marche de notre Amicale.

Grâce à elle, notre tâche se trouve allégée. Pleine de bonne volonté, elle ne rechigne pas devant le travail un peu ingrat que nous lui confions... Nous la remercions chaleureusement et lui faisons une grosse bise.

Nous en profitons pour renouveler notre appel. Il nous faudrait encore 1 ou 2 volontaires, particulièrement pour la période d'octobre à avril.

Allons ! que nos amis de la région parisienne fassent un petit effort pour venir nous aider le mardi ou le jeudi après-midi, rue de Londres.

Merci à l'avance et l'Amicale vous en sera reconnaissante. Même si vous ne veniez qu'un de ces deux jours par semaine.

Nous comptons sur vous et encore merci.

CARNET NOIR

Nous partageons la peine de notre ami **DENDAUW Emile**, 90-102, Avenue Schweltzer, 59510 Hem, qui a eu la tristesse de perdre son épouse bien-aimée, décédée le 29 août dernier, dans sa 80^e année.

Nous lui adressons nos plus sincères condoléances. Mme Clément **POULAIN**, 10, rue Voltaire Tison, 59870 Vred, nous écrit :

Excusez-moi d'être brève. En souvenir de mon mari décédé le 28 février dernier, je vous envoie la cotisation pour 1991.

Je vous prie de bien vouloir m'excuser de ne pas vous avoir avisé plus tôt de son décès. Meilleur souvenir ».

Vous n'avez pas à vous excuser, Chère Amie, nous comprenons très bien. Nous partageons votre peine et vous adressons nos plus sincères condoléances. Merci pour votre fidélité continuée à notre Amicale.

Voici bientôt Noël et le nouvel an, je vous souhaite de passer de bonnes fêtes en famille et une bonne santé.

Je vous laisse chers (es) amis (es) en vous faisant part de toute mon amitié

Jean **AYMONIN** - 27641 X B.

N. B. - Epilogue. Mon enquête est terminée. Mon aspi DURIEZ est bien mort au champ d'honneur, car j'ai vu sur le journal officiel du 15 juillet 1942 qu'il avait été cité à l'ordre de l'armée. Or, chez nous, seuls les morts ont obtenu la palme, à titre posthume.



Les brèves nouvelles communiquées par notre ami MARTIN me sont parvenues trop tard pour paraître dans le numéro du Lien de septembre-octobre.

Il y était question de Claire et Bernard ROBERT, de Mme Fernande FRUGIER, de Mme Yolande DROUOT et de ses vacances dans les Vosges.

A l'heure d'envoyer à l'imprimerie les copies pour le numéro de Noël, je n'ai rien reçu de MARTIN... J'espère qu'il se manifesterait avant qu'il soit trop tard...

Que ses amis et correspondants habituels veuillent bien excuser ce contretemps.

J. T.

KOMMANDO 605

Comme je le fais depuis toujours, je ne voudrais pas manquer de venir présenter mes vœux de Bonne et Heureuse Année, en particulier aux amis PARIS, CORTOT, HENRY dont je garde le fidèle souvenir, ainsi qu'à tous les autres, connus et inconnus de notre Amicale. Que la nouvelle année apporte à chacun le réconfort qu'il espère, une excellente santé, et toute mon amitié.

R. LAVIER.

Les Anciens d'ULM/DANUBE

Sous
L'ORMEAU

PARIS EN AUTOMNE, LE DIMANCHE 13 OCTOBRE 1991

Sous un pâle soleil dont les rayons jouent dans les arbres du square, l'église de la Trinité sonne les douze coups de midi : la place, si bruyante en semaine, émerge à peine de sa torpeur dominicale...

Les Anciens d'Ulm se rejoignent au coin de la rue de Provence. Les camarades du Bureau, restreints en nombre mais fidèles, accueillent tous les arrivants. Merci à PONROY, MOURIER, TERRAUBELLA (et Madame), VERBA (et Madame), RYSTO, ainsi que Mme Odette ROSE, pour leur dévouement au service de l'Amicale tout entière, en dépit des soucis et des peines des uns et des autres.

La table d'Ulm se garnit au gré des arrivées qui se succèdent : Lucien et Madeleine ARNOUX (de l'Aude) — Lucien le miraculé est en pleine forme, et très heureux. Nous aussi de le revoir après tant d'inquiétude à son sujet; et Emile LEGRAIN, notre ami belge de Taminas a fait le voyage pour être avec nous. Merci à lui.

LE COIN DU 852

Lors de la dernière assemblée générale du 21 mars, la table du 852 ne comportait vraiment qu'un nombre particulièrement restreint d'anciens du kommando (je n'ose pas rappeler le chiffre ici) et cela pouvait laisser supposer que les camarades ne désiraient plus se rencontrer et, par là même, envisageaient de liquider notre petit groupe.

Il n'en est rien ! Si les déplacements vers Paris rebutent certains pour des raisons qui sont propres à chacun, par contre, l'amitié peut s'exprimer autrement que par des rencontres organisées. Il reste, en effet, d'une part la correspondance et l'échange de lettres permet qu'à la fois, dans la même missive, on peut donner de ses propres nouvelles et également poser des questions sur la santé du destinataire et de sa famille ce qui nécessite, bien sûr, une réponse. D'autre part, il y a le téléphone, du moins pour ceux qui en possèdent, grâce auquel les réponses sont aussitôt données aux questions posées par l'interlocuteur, et, en supplément, on a le plaisir d'entendre une voix connue.

Enfin, il y a les déplacements effectués à l'occasion de divers événements à travers l'hexagone (mariage, décès, congrès, sorties de groupements, pèlerinage, etc.) et qui peuvent être la source de rencontres imprévues.

C'est ainsi que notre bon ami belge Marcel DEHOSSAY, étant allé chercher, pour ses vacances, les rives ensoleillées de l'Espagne, a profité de l'occasion pour prendre le chemin des écoliers pour retourner chez lui. Un petit crochet pour aller dire bonjour à Jean MARTIN en Dordogne, un autre petit crochet pour me rendre visite en Charente-Maritime, et un troisième pour aller surprendre Roger GOBILLARD en Champagne, avant de retrouver la vallée de l'Ourthe. Inutile de dire qu'à chaque station, la conversation allait bon train, les souvenirs s'égranaient au fur et à mesure et, en définitive, tout le kommando a été passé en revue. Cela me permet de vous dire que les personnes rencontrées sont toutes en aussi bonne santé que possible et que les ennuis apportés par l'âge (arthrose, rhumatisme, marches difficiles, mémoire défaillante, etc.) sont supportés avec calme et sérénité, sans trop rechigner.

Mais, passons à un autre sujet. Vous vous souvenez sans doute qu'à un moment donné notre kom-

TROSSINGEN - CARNAC - SIGMARINGEN

Le QUELLEC Jean, n° 16134, adresse un amical bonjour à ses anciens camarades de chez Horner à Trossingen et à ceux d'Osdorf.

Maurice LECOMPTÉ a réuni ses enfants pendant le mois d'août chez l'ami Jean qui lui a loué deux appartements sur les 10 qu'il met à la disposition des vacanciers; pour vous dire qu'en août Lucie et Jean LE QUELLEC n'ont pas chômé à fournir les petits déjeuners et la lingerie pour les six autres bungalows.

Jean LE QUELLEC est Président des A.C.P.G. de Carnac, il fut 18 ans deuxième adjoint de l'ancien ministre Christian BONNET maire d'une ville de 3.800 habitants, 40.000 en saison! Jean est en retraite de son portefeuille d'assurance et se consacre pendant 5 mois et plus à la thalassothérapie et à ses locations.

J'ai connu Jean au voyage-congrès en Corse où nous représentions l'Ouest avec les amis DULONG, JOLY et BREVET et nous nous retrouvons plus tard à Lourdes avec en plus ROSSIGNOL d'Argentray.

Au temps où la vogue des bains de mer n'attirait pas encore la foule des estivants, Carnac était connu comme capitale préhistorique avec ses mégalithes et ses alignements; plus récente, « Carnac Plage » s'est développée à l'abri de la presqu'île de Quiberon pour devenir l'une des plus belles stations balnéaires de la côte sud de Bretagne; villas et hôtels disséminés dans les pins au bord d'une plage de deux kilomètres avec vue sur Belle-Ile et Houat.

Mises à part les nombreuses heures passées à la plage, de nombreuses promenades vous sont offertes de la Trinité à Plouharnel, puis Quiberon, Sainte-Anne

Notre table, présidée par René SCHROEDER et son épouse, aura donc compté : MM. et Mmes ARNOUX, DUEZ, BALASSE, JOSEPH, SCHROEDER; Mmes REIN, SENECHAL, COURTIER, CADOUX, MIQUEL, CROUTA; MM. LEGRAIN, GRESSEL, VIALARD.

En pensée près de nous, car très éloignés ou aux prises avec des ennuis de santé : M. et Mme J. Batut, J. Granier, Raffin, Jeantet, Vailly, Pierrel, Faucheu, Chaballier, Hinz, Salignac; Mmes : Yvonet, Fillon, Daminet, Blanc, Ribstein, Jacquet, Vechambre; famille Derisoud-Rigot et, nos amis belges : M. et Mme Ista, Belmans; Mme Denis et tant d'autres, Wautelet, Schneider, etc...

— COURRIER

Que devient Roger HADJADJ? un coup de fil nous ferait plaisir...

Retenez votre table pour le traditionnel « Déjeuner des Rois » le 12 janvier 1992 à « L'Opéra-Provence ».

Merci à André JAFFRAY pour des « papiers ». Le verrons-nous en janvier?

Même appel à André BERSET dont l'Enchtibé est tant attendu chaque fois...

HEUREUX NOEL, BONNE ANNEE 1992 !

L. VIALARD - Ulm - V.B.

Etaient excusés pour le déjeuner du 13 octobre : le Président J. LANGEVIN, M. et Mme PERRON, M. et Mme LAVIER.

A André JAFFRAY : bien reçu la « Marquise ». Je la publierai à la première occasion (J. T.)

mando comprenait quelques Belges avec lesquels nous avons toujours fait bon ménage. Puis ils ont été regroupés ailleurs mais comme notre interprète attiré était lui-même belge, il est resté en contact avec certains d'entre eux. C'est ainsi que dernièrement il a pu me donner les renseignements suivants.

Le premier est, malheureusement, un décès, celui d'Alphonse MALOTTEAU dont la mort remonte à août 1990. Cette mort me rappelle que j'en avais une autre à vous signaler, celle de Paul BOUHOT, décédé le 28 janvier 1991. J'avais eu le plaisir de le rencontrer en septembre 1975 à Lourdes. Il fut maire de sa commune pendant 25 ans, en Côte-d'Or. Père de 4 enfants il avait dix petits-enfants.

Pour en revenir aux Belges, vous vous rappelez peut-être de leurs noms, en dehors de DEHOSSAY, bien sûr. Maurice BOLSEE, Jules RONVEAUX, Nestor RENOTTE, Pierre SERESIA (mort en 1965), et Grégoire Van HAREN. C'est surtout de BOLSEE dont vous vous souvenez car il avait une bien jolie voix et il nous a, bien souvent, interprété des airs connus dont nous reprenions, en chœur, les refrains. DEHOSSAY qui a plus de mémoire que moi, me signale que la chanson préférée de BOLSEE comportait les mots suivants :

Tous les marins ont une étoile

Qui les protège dans les cieux.

BOLSEE a fait carrière dans la gendarmerie; il est veuf, a une fille et 2 petits-enfants.

La fin de l'année approche et comme notre journal ne paraît maintenant que tous les 2 mois, je ne voudrais pas être trop en retard pour vous présenter tous mes vœux, alors je profite de cet article pour le faire.

Ce journal vous apportera donc, à vous les anciens P.G. du Kommando 852, tous mes souhaits les meilleurs et les plus sincères, que je forme à votre égard et pour vos familles. D'abord des vœux de bonne santé pour que tous, vous puissiez avoir la possibilité de passer les jours à venir dans les meilleures conditions physiques. Et puisque mes vœux s'appliquent aussi à vos familles, que tous les membres de celles-ci puissent passer une année 1992 exempte d'anicroches, d'ennuis et de tracas.

Mon épouse que beaucoup d'entre vous connaissent, joint ses vœux aux miens.

René LENHARDT.

La chronique de Paul DUCLOUX

SEPTEMBRE - OCTOBRE 1939

Je viens de passer quelques jours de vacances en Alsace chez ma fille, mon gendre et le petit Denis. Seul le Rhin nous séparait de l'Allemagne.

J'avais avec moi mon carnet de croquis. Le 16 septembre 1939 nous établissons notre poste de commandement de l'artillerie divisionnaire de la 15^e DIM — Général Juin — à Schorbach. Nous n'étions qu'à quelques kilomètres de la frontière allemande au sud de Zweibrücken. Après un court arrêt à Bitche, nous avons franchi la ligne Maginot... cette dernière se trouvait à environ 6 km derrière nous. Drôle de position ! Que pensait le haut commandement français à cette date ?

Nous avions un coin très tranquille. Chaque soir nous entendions les « gros calibres » de la ligne Maginot qui passaient au-dessus de nos têtes !

Les hauteurs environnantes : Vollmunster, etc., avaient droit à l'ordre du jour, toujours avec un R.A.S. Nos observateurs n'avaient que peu de travail. Notre infanterie se livrait à quelques incursions en terre ennemie, sans réaction aucune de la part de l'adversaire...

Le 20 octobre l'ordre de repli est enfin arrivé, nous avons quitté ce coin pour nous rendre dans l'Aisne. Nous avons donc repassé la fameuse ligne en ne voyant que quelques « cuirassements » (terme exact). Nous avons embarqué à Nouvel-Avicourt dans un train de luxe ! Nous croyions toujours à cette ligne infranchissable. Le principal ouvrage de ce secteur était le Simerhof.

Pendant ce court séjour à Rosenau avec ma voiture pilotée par mon fils, j'ai voulu revoir Schorbach. Déjà à Bitche je n'ai rien reconnu. Nous avons retenu deux chambres à l'Auberge de Strasbourg (grand confort). Court trajet pour nous rendre à Schorbach. En 44-45 ce village a été détruit à 100 %. Aucune trace de la maison Schaeffer où nous logions. Seuls témoignages du passé, sur une hauteur, l'église et l'ossuaire attenant. Longues discussions avec les gens, très sympathiques; le village est charmant et comme les autres très fleuri.

On nous a indiqué que l'ouvrage du Simerhof pouvait se visiter. Sur place, grosse déception, il fallait retenu d'avance et se vêtir de vêtements chauds. La visite durait 2 h 30, galerie de 10 km avec un train électrique en état de marche. A grand regret nous nous sommes contentés d'acheter quelques cartes postales et un petit opuscule donnant beaucoup de renseignements et de nombreuses photos; l'une est émouvante : « Rencontre, lors de la reddition de l'ouvrage, d'officiers allemands et du Lieutenant-Colonel Boularon commandant l'ouvrage et un général français envoyé sur place ».

Alors que l'armistice entraînait en vigueur le 25 juin, le Lieutenant-Colonel Boularon sortait de l'ouvrage avec ses hommes cinq jours après. Ils reçurent les honneurs militaires d'un détachement allemand avant de prendre le chemin de la captivité.

En 44 les Américains durent employer de grands moyens pour neutraliser le Simerhof qui était occupé par un détachement allemand, lequel, en se retirant piégea et sabota les installations. Une contre attaque allemande se produisit encore, les Américains firent sauter les puits, l'entrée, ainsi que les cloches des bœufs.

Depuis, l'ouvrage a été remis en état et reste le dernier encore ouvert et en parfait état de fonctionnement.

Camarades, si vous passez dans cette région ne manquez pas de faire cette intéressante visite. Je ne désespère pas d'y retourner... mais quand ?

Quand je suis chez mes enfants j'en profite pour téléphoner à Garrel, chez mon amie Frieda (mon gendre qui est originaire du coin en connaît bien le patois (plat-Deutsch). Grosse surprise : son voisin nous apprend que Frieda était tombée, se cassant la colonne vertébrale; elle doit rester continuellement allongée sur son lit. Elle a bien exprimé le désir de me revoir une fois encore. Je vais m'efforcer de satisfaire sa demande. Mais quand ?

STALAG XB - SANDBOSTEL

de Werner Borgsen et Klaus Volland

Je dois me reporter à notre cher Lien de janvier 1981 qui contenait un de mes très longs articles : « Historique du camp de Sandbostel ». Au cours d'un passage dans ce lieu, M. BEHNKEN, adjoint au maire, avait remis à quelques camarades un petit opuscule réalisé pour le 40^e anniversaire de la commune.

L'auteur Herfried Heinbokel avait fait — à sa façon — l'historique du camp.

J'avais demandé à mes fidèles lecteurs de donner leur point de vue. De nombreuses réponses sont arrivées; je n'en cite que quelques-unes. M. DAROT a apporté son témoignage qui « différait » beaucoup de la version Heinbokel. Celui de notre cher ami BONNOT, qui avait vécu le drame du kommando de la « tourbe » et combien d'autres... Le plus important est venu de l'ami CHERTIER, 15, rue de l'Espérance, 18570 La Chapelle Saint-Ursin : 3 grandes pages de notre journal.

Mes rencontres successives avec MM. Rüdiger et Behnken m'ont permis de rester en contact. Ensemble nous avons mis sur pied le fameux voyage d'octobre 82.

Le Professeur Borgsen préparait déjà la parution de son ouvrage. Le Général Pierre BRUNET — notre grand ami — était à l'aise, car il logeait chez la famille Borgsen, et pendant la première nuit ils ont longuement discuté sur cette grave question...

Au cours d'une visite à Sandbostel, à l'hôtel de Bremervorde, en ma compagnie, CHERTIER a pu fournir au Professeur la véridique version des faits qui se sont passés au « Mouiroir de Sandbostel ». Ensuite, durant de nombreuses années de recherche ils ont fouillé toutes les archives allemandes de cette bien triste époque. Leur immense travail est maintenant terminé.

Suite page suivante.

CHRONIQUE de Paul DUCLOUX (suite)

Ce matin, au courrier, un paquet des Editions Tempen de Bremen. A l'intérieur, bien enveloppé, se trouvait un important volume relié : « Stalag X B Sandbostel » Beau papier glacé, photos, dessins, cartes. A la page 31 c'est avec plaisir que j'ai découvert mon dessin, intitulé en français : « Les fesses à l'air... Zeichen » Paul Ducloux.

Au chapitre : « Litteratur! » (terme exact : publications relatives à un sujet) je lis : U.N.C. = dernière étape de martyrs de Neuengamme du Général Brunet.

La gravure de la couverture de l'ouvrage est « terrible » : squelette vivant drapé dans une couverture!

Petite omission de ma part. A la page 88 du livre se trouve dans son intégralité : « Ma petite sandbosteloise », côté gauche en français, côté droit en allemand. La reproduction ici en serait trop longue ; personnellement je me suis régalé!

J'ai une bien bonne pensée pour notre cher Professeur RENOULT qui à chaque voyage nous « régalaient » de sa belle et chaude voix.

Paul DUCLOUX.

P.S. - Nous avons également reçu un exemplaire de l'ouvrage en question, et nous remercions de cet envoi les responsables, auteurs et éditeur. C'est assurément un travail de qualité en même temps qu'un juste hommage aux très nombreuses victimes, prisonniers de guerre et déportés-KZ, qui ont laissé leur vie à Sandbostel à l'époque.

Une traduction française du livre de MM. Werner Borgsen et Klaus Volland serait la bienvenue... Pour ceux de nos lecteurs qui connaissent la langue allemande, ils peuvent se le procurer en écrivant à : « Edition Temmen » Hohenlohestr. 21, 28000 Bremen 1, Deutschland.

J. T.

Nota : Cette photo transmise par notre camarade BARTHOLLET (voir « Correspondance ») figure également dans l'ouvrage.



Un K. G. à l'école

L'idée m'est venue de faire connaître à des petits enfants ce que fut notre captivité. J'ai donc pris contact avec plusieurs enseignants qui ont, tout de suite, été d'accord pour que ma petite causerie entre dans le cadre du programme d'histoire du C.M. 2 (élèves de 11 ans).

Après avoir rodé mon laïus dans la classe de ma fille à Gonesse (avec enregistrement sur cassette), les deux écoles de Groslay m'ont ensuite accueilli.

Pendant une heure quinze environ, je me suis efforcé de donner à mon jeune auditoire une image aussi précise que possible de ce que nous avons enduré pendant cinq longues années. Mes commentaires étaient accompagnés de photos et documents : pièces de théâtre, journal « Servir », etc., que j'ai soigneusement conservés.

J'ai été très frappé par l'attention soutenue dont ont fait preuve les enfants tout au long de mon exposé. A la fin de ce dernier, de très nombreuses questions m'ont été posées, très pertinentes, parfois naïves et reflétant bien l'intérêt porté à ma petite conférence. Les enseignants n'ont pas manqué de m'interroger et d'apprécier cette leçon d'histoire.

Je pense que l'expérience tentée (et réussie) peut être reprise par beaucoup d'entre nous. Il est d'ailleurs vraisemblable que je ne suis pas le premier à jouer au « professeur ». Ayant pris un réel plaisir à ce rôle, je suis à la disposition de ceux qui voudraient m'imiter pour leur donner quelques tuyaux.

Pierre KOESTEL, ex-stalag X B.

Les initiatives de ce genre sont à encourager, il y en a eu d'ailleurs ici et là depuis un certain temps. A la suite de notre double-page illustrée par les écoliers de Guéblange-les-Dieuze (Moselle), parue dans le numéro de juillet-août, notre ami Pierre DURAND, de Pont-à-Mousson, a été retenu par le maître de cette petite école lorraine pour venir faire l'an prochain un petit exposé sur la captivité.

Si, ainsi que l'a déclaré à Montauville, le 9 juin 1991, le Préfet de Meurthe-et-Moselle, en hommage aux morts de la captivité, « les jeunes générations doivent comprendre la souffrance de leurs aînés car si nous n'y prenons garde chaque jour, ces morts auxquels nous devons notre liberté aujourd'hui mourront une deuxième fois de cette mort inexorable qu'est l'oubli », il importe que l'histoire en soit dite avec la plus extrême rigueur intellectuelle. C'est aujourd'hui un truisme, la captivité de guerre en Allemagne hitlérienne, de 1939 à 1945, a été de facture multiple et très diverse. Même s'il ne s'interdit pas de faire appel tout naturellement à sa propre expérience pour illustrer tel ou tel aspect de son exposé, le « conférencier » se doit d'être le plus objectif possible. L'histoire de cette période a suffisamment souffert de distorsions et de parti pris, dont nous fûmes les premières victimes dans le temps, pour que nous y ajoutions si peu que ce soit en la disant nous-mêmes.

J. T.

LECTURE

Le Couple France-Allemagne

LA PROBLEMATIQUE FRANCO-ALLEMANDE

Les peuples allemand et français ont fini par faire table rase du passé et de leurs ressentiments. Les soldisant « ennemis héréditaires » se sont réconciliés. Cette amitié nouvelle fut scellée par d'innombrables échanges humains et plusieurs accords politiques bilatéraux. Elle est apparue comme le facteur déterminant de la politique européenne ; depuis 4 décennies, les deux états œuvrent de concert à l'édification de la communauté européenne. Personne ne doute plus aujourd'hui de la viabilité du couple franco-allemand. Cette inclination réciproque ne peut cependant définitivement supprimer les divergences d'opinion, les malentendus, les préjugés qui obscurcissent encore le ciel de la bonne entente. Mais ces dissensions sont de peu d'importance si l'on a le courage de les regarder en face.

C'est à ce travail de clarification que s'est employé un journaliste français, Gérard Foussier. Il vient de publier un livre sincère, détaillé et divertissant, qui veut tendre aux Français et aux Allemands le miroir de la vérité. Nul n'était mieux qualifié pour cette tâche que ce germaniste établi depuis 15 ans en Allemagne, marié avec une Allemande, parfaitement informé des réalités des deux pays, pareillement à l'aise dans les deux langues.

Le titre-calembour (Ein glückliches (W)Ehepaar. Deutsche und Franzosen, Un couple (mal)heureux. Allemands et Français. Burg Verlag), difficilement traduisible en français, est doublement significatif. D'une part, il manifeste la propension des Français au jeu de mots (ce qui les distingue des Allemands moins enclins à ce genre de facéties verbales). D'autre part, il indique d'emblée la problématique de la relation franco-allemande (ce qui constitue la matière essentielle du livre).

Dans son avertissement au lecteur, l'auteur ne se définit pas comme un savant sociologue, mais comme un observateur attentif de la vie quotidienne, comme un « Français bon teint, un citoyen fédéral français à la recherche d'une image sincère de sa patrie par alliance ». Son propos vise à combattre les clichés et les idées fausses et à mettre en lumière les évidentes différences, afin de favoriser une authentique amitié.

PERMANENCE DES CLICHÉS ET DES PREJUGES

Il est de fait qu'en dépit de la coexistence grandissante subsistent dans la représentation mutuelle des deux peuples des clichés confinant à la caricature. Aux yeux de nombreux Français, l'Allemand est un homme ventripotent parce qu'il boit trop de bière — qui est confortablement logé, parle fort, roule de préférence en Mercedes et court le monde entier.

L'image que les Allemands se font du Français n'est pas moins caricaturale. Il fume ses Gauloises à la chaîne, porte un béret basque et une moustache, traîne la savate, sa baguette de pain sous le bras.

Certes, ce sont là de risibles exagérations qui ne tirent pas à conséquence puisque, en réalité, la plupart des gens se comportent autrement que dans la caricature qu'ils suscitent. Plus scabreux sont certains préjugés tenaces qui nourrissent un soupçon pernicieux. Il n'est pas rare que les Français affichent une attitude chauvine, un patriotisme cocardier, mais leur caractère aussi démonstratif qu'inoffensif inquiète peu les voisins.

En revanche le passé agressif et belliqueux des Allemands continue de susciter chez les Français un léger malaise et une sourde méfiance. Cette idée est si profondément ancrée dans la conscience française que tout ce qui en Allemagne sort des normes admises — par exemple les manifestations de masse pacifistes — ne lasse pas de troubler les Français. Un grand nombre d'entre eux n'ont pas encore réussi à se convaincre que la plupart des Allemands, que ce soit par peur de la guerre atomique ou par disposition morale, ont abjuré le militarisme. « Plus jamais de guerre partie du sol allemand », tel est le mot d'ordre souvent entendu. Gérard Foussier fait encore remarquer que les mots « patrie » et « patriotisme » sont pour ainsi dire hors d'usage, alors qu'en France ils relèvent des valeurs de la fierté nationale. Après le traumatisme causé par la défaite de 1940, les Français craignent toujours d'être trop faibles ; les Allemands, au contraire, ont peur d'apparaître trop forts et misent sur la modestie. Mais les Français n'ont pas vraiment pris conscience de la nouvelle mentalité de leurs voisins.

Depuis toujours les Allemands passent pour disciplinés, amis de l'ordre et de l'autorité, acharnés au

Il nous a quittés... mon copain

On s'était connu dans un grand camp un 31 juillet 1940, à Ludwigsburg, affalés dans un coin de baraque et crevé d'un voyage en wagons à bestiaux sans eau ni nourriture.

Le destin a voulu que l'on parte dans un même convoi vers un kommando où, après un infructueux apprentissage dans la culture, chez un affreux fermier, je fus projeté dans une scierie où lui était déjà, pour ne plus jamais se quitter...

Sa compagnie était agréable : enfant de la balle, sur trois mots prononcés deux étaient de l'argot, il n'a jamais fait d'effort pour parler allemand mais se faisait comprendre des « serpents verts », qualificatif donné à nos gardiens, par gestes, par beaucoup de mots de français, et quelques mots d'allemand. Souvent il avait satisfaction à sa demande et il remerciait par un tonitruant « tête de c... merci ».

Malingre, vêtu de veste et de manteau trop grands, les manches au bout des doigts, un calot mis de travers, des pantalons trop courts, il pensait qu'avant la guerre il avait fait le clown dans des petits cirques, il n'avait jamais été une vedette mais il avait été heureux, alors que là, de nouveau mal habillé il était malheureux.

Les colis qu'il recevait étaient petits... petits et

travail. Aussi les Français sont-ils déconcertés, lorsqu'ils sont obligés de constater que l'Allemagne est précisément le pays où la protestation libertaire contre l'ordre établi prit les formes les plus virulentes, où l'éducation antiautoritaire trouve un écho dans bien des familles et des écoles, où loisirs et vacances jouent un rôle de plus en plus grand. Malgré l'admiration que les Français vouent aux qualités constantes des Allemands (profondeur, conscience, sens de la propriété), ils ne peuvent toujours pas se libérer d'un insidieux soupçon ; ils continuent de tenir leurs voisins pour « imprévisibles » (unberechenbar).

C'est précisément pour effacer cette méfiance sans doute injustifiée que Gérard Foussier brosse un tableau fidèle et concret de sa patrie d'adoption. Ce faisant, il exhorte les Français à accepter, sans raillerie ni dédain, l'originalité du comportement allemand.

RECHERCHE DE L'OBJECTIVITE

On pourrait penser — et les Français inclinent à le croire —, que les Allemands satisfaits de leur bien-être acquis par le travail, s'estimeraient pleinement heureux. Des politologues allemands affirment au contraire que la crainte est le trait essentiel de leurs compatriotes. Les Allemands auraient peur de tout — peur de la paix, pour leur environnement, pour eux-mêmes — (le taux des suicides est l'un des plus élevés d'Europe). Les Allemands se lamentent à tout propos, tandis que les Français, moins chagrins, se bornent à ronchonner.

L'amour de la nature, plus marqué chez les Allemands que chez les Français, ne réussit pas à les guérir de cette mélancolie. Pourtant ils fuient leurs villes hyperindustrialisées pour chercher au sein de la nature réconfort et consolation. Ils se sentent particulièrement attirés par la forêt avec laquelle ils ont un tout autre rapport que les Français. De nombreux poètes allemands ne l'ont-ils pas chantée et magnifiée ?

Les animaux domestiques sont pour les citadins une compensation à la nature absente. Avec un sourire ironique, Foussier rappelle que dans les foyers allemands nagent, volent, aboient, miaulent, rongent 50 millions de poissons rouges, 7,4 millions d'oiseaux, 3,2 millions de chiens, 3,2 millions de chats, 3 millions de hamsters et de lapins. Mais il faut dire que les Français avec leurs 7 millions de chiens et autant de chats battent le record d'Europe!

On sait que les habitudes, les usages, le style de vie d'un peuple tirent leur origine de son caractère et de sa disposition d'esprit. A la différence des Français qui se comportent généralement en individualistes, les Allemands ont un sentiment nettement prononcé de la communauté. C'est pourquoi la vie associative est, en Allemagne, intensément cultivée et respectée. Plus de la moitié des citoyens fédéraux font partie d'au moins une association. Ce penchant au groupement (désigné péjorativement par les Allemands eux-mêmes comme une manie (Vereinsmeierei) va cependant de pair avec un besoin d'indépendance qui se manifeste dans la vie familiale. De fait, la vie familiale, dans l'Allemagne prétendue autoritaire, s'est relâchée sous vite que dans la France caractérisée par le libéralisme et la légèreté!

La vie domestique se présente aussi différemment en Allemagne et en France, parce que moins de femmes allemandes exercent une activité professionnelle. En revanche, elles cherchent souvent une occupation en dehors du ménage : cours de langues, conférences, clubs sportifs, etc. Des habitudes alimentaires différentes donnent également à la vie privée des femmes un autre caractère. La plupart des Allemands sont des « mangeurs » rapides qui dédaignent en général les longs repas composés de plusieurs plats et les considèrent comme une perte de temps. Ainsi la ménagère allemande consacre moins de temps à la cuisine que sa collègue française, d'autant plus que les repas du soir sont froids le plus souvent. Des goûts et des couleurs on ne discute point.

Le livre de Gérard Foussier fourmille d'impressions et de remarques qui donnent un aperçu comparatif des mœurs respectives des deux pays. L'auteur est en somme placé entre deux mondes, trait d'union entre deux peuples qui se cherchent. Son œuvre, à la fois enjouée et grave, exhorte les Français et les Allemands à l'indulgence et à la tolérance, au respect de la différence. A ce livre conciliateur on souhaite beaucoup de lecteurs qui prennent à cœur la leçon.

E. G.

peu nombreux ; on lui donnait il était tellement gentil, agréable, amusant, sauf quand il n'avait plus de perlot, comme il disait, il était toujours secouru mais jamais il ne demandait.

C'était un vieux comme on l'appelait, pensez donc il avait 38 ans en 1940! Comment devrions-nous nous appeler maintenant? Au travail il peinait, et souffrait du froid.

Depuis son retour avec quelques copains nous avons continué à l'assister et nous en étions bien heureux ; tous les dimanches matin on lui téléphonait pour avoir des nouvelles de sa santé. Que c'est bon, que c'est fort l'amitié P.G., quelle récompense suite à nos épreuves.

Tant cette captivité aura marqué, prisonnier de guerre il le sera demeuré toute sa vie.

Titi parisien d'origine, maintenant il repose dans la terre de Bretagne, près de Dinan.

Au revoir NENESS, peut-être se retrouvera-t-on de nouveau? qui sait...

Ainsi va la vie, et moi maintenant je pleure mon copain, le téléphone ne sonnera plus le dimanche matin... Une amitié de cette ampleur ça ne peut prendre naissance que dans la souffrance et c'est indélébile.

Il s'appelait BOURDE Ernest, mon copain!

GANNE Marcel. Mle 22632. Stalag V B.

Le coin du souzite

par Robert VERBA



La fine astuce

Il y avait dans la banlieue de Hamburg, une immense fabrique d'armements où étaient employés près de 200 prisonniers de guerre. En dépit des Conventions de Genève qui interdisaient tous travaux dans ces usines.

Les « kriegsgefangener » rentraient le soir dans un petit camp de trois baraques, surveillés par des militaires allemands qui, eux, résidaient dans une maison confortable.

Un jour, le commandant chleu fut informé que les Anglais semblaient être au courant de ce qui se passait à l'usine. Furieux, il convoqua ses sous-fifres et leur intima l'ordre de découvrir l'espion qui était en relation avec l'ennemi.

— Ce ne peut être qu'un prisonnier, dit l'oberfeld-

webel (surnommé le chacal par les Français), mais je ne vois vraiment pas comment il peut correspondre avec nos ennemis ? Peut-être par la radio, mais de quelle façon ?

— A vous de le découvrir, hurla le commandant. Je vous donne trois jours, et si d'ici là vous n'avez rien trouvé, vous savez ce qui vous attend !

— A vos ordres, mon commandant, dit le chacal, mais je vous demanderai d'exécuter cette mission un dimanche car, en semaine ils sont revêtus de tenues spéciales qui les protègent des dangers d'émanations, alors que le jour de repos ils sont obligatoirement absents de l'usine.

— Pas question d'attendre, fulmina le commandant. Exécutez mes ordres comme je l'entends !

— Bien mon commandant !

Après avoir fouillé en vain les deux premières baraques et mis sens dessus dessous, le chacal s'attaqua à la troisième en se promettant de découvrir le ou les coupables.

Le troisième jour, à 6 heures du matin, il se précipita et enfonça la porte en hurlant : « Aufstehen ! » (debout). « En tenue dans trois minutes ! Maintenant tout le monde au pied du lit et que personne ne bouge avant que je n'ai reçu les aveux des « schweins » (cochons) qui renseignent nos ennemis ! »

La première heure s'écoula dans le plus profond silence quand soudain, Paul Durand, leva le doigt :

— Enfin ! s'écria le chacal, quelqu'un se décide à parler.

— Heu... Et ben... je désire me rendre aux toilettes. J'ai un besoin pressant...

— Nein ! J'ai dit que personne ne bouge !

Quelques minutes plus tard, trois autres P. G. levèrent la main.

— On se décide enfin, hurla le chacal. J'écoute !

— Il faut qu'on y aille, s'écrièrent-ils ensemble. Ces saloperies de rutabagas que vous nous donnez à bouffer nous foutent la chiasse !

— Nein ! Nein ! Nein ! hurla encore une fois l'Allemand rouge de colère.

Une demie-heure s'écoula encore mais petit à petit une odeur nauséabonde envahissait tout le kommando. Ils étaient plusieurs à ne plus pouvoir se retenir... L'attente continuait... quand, au bout d'un long moment, on entendit une camionnette s'arrêter devant la porte extérieure. On entendit frapper et appeler l'oberfeldwebel qui, tout en ne quittant pas des yeux ses prisonniers, ouvrit la porte.

— Que se passe-t-il ? s'exclama-t-il en hurlant.

— Et bien, on exécute vos ordres, herr oberfeldwebel. Quelqu'un a téléphoné de votre part, demandant 10 tenues de travail propres pour 10 prisonniers et le frustuck (petit déjeuner) pour tout le kommando.

— Quoi ?... Mais je n'ai donné aucun ordre, s'étouffa l'adjudant-chef en s'écroulant.

La camionnette déchargée en vitesse, elle repartit emmenant le chacal à l'hôpital au Service d'urgence et ce, sous les applaudissements étouffés des gué-fangues.

TRIBUNE

HIER ET AUJOURD'HUI

Notre époque, fertile en événements, est marquée par l'abandon d'une certaine hiérarchie des valeurs. Une évolution sociale sans précédent a sonné le glas des traditions anciennes, mis en retrait des options, des convictions, changé la mentalité et le comportement de l'individu.

Hier, les valeurs morales formaient la véritable armature de la société. Parents et éducateurs s'employaient à donner à l'enfant une éducation sans faille. La notion du bien et du mal, mise en relief, était clairement perçue et bien assimilée. A l'école le maître, conscient de sa mission d'éducateur qui est de former et d'instruire des êtres humains, était écouté, respecté par tous ses élèves. A sa sortie du primaire l'enfant, la plupart du temps, épousait la profession du père et l'oisiveté ne faisait pas partie de son paysage. L'enfance et l'adolescence étaient marquées par les enseignements donnés par l'exemple des parents.

Chez les moins nantis la pauvreté, qui est de tous les temps, contrariait des aspirations, ruinait des espérances. Néanmoins, tous acceptaient l'inéluctable et savaient se contenter de peu.

Devenus adultes, garçons et filles pensaient à construire un foyer. Pas d'improvisation, mais un temps de réflexion suffisant pour aller à la découverte, à la rencontre de l'autre, à bien le connaître afin de s'orienter vers un choix majeur, définitif. Ils savaient que le mariage est l'acte le plus important de la vie et que ce long voyage à deux ne prend fin qu'au seuil de l'éternité. Bien ou mal mariés, l'homme et la femme restaient unis pour le meilleur et pour le pire. La patience, la tolérance, les concessions mutuelles, les convictions religieuses, autant de remèdes contre un divorce rare et peu prisé. Les femmes qui travaillaient au dehors étaient peu nombreuses. L'épouse, gardienne du foyer, restait à l'écoute et au service des siens. Lorsque le cercle de famille s'agrandissait, elle était disponible pour élever, éduquer son enfant. Mariage et maternité, tel était son rôle.

Hier, la famille n'était pas seulement un lien physique mais un abri moral avec pour corollaire l'affection des parents et des enfants, les échanges, le soutien de part et d'autre, le symbole des devoirs et des bonheurs. Certes, on ne montrait pas ses sentiments mais on disait des choses simples, essentielles. Trois générations vivaient sous le même toit. Les enfants y étaient aimés, les parents respectés, les grands-parents vénérés. L'aïeule prise en charge par les siens, oubliait la tristesse de vieillir, ignorait la solitude, cette détresse de l'âge.

Alors que j'avais onze ans, je me suis trouvé en présence de ce fils agenouillé devant son père endormi pour toujours dans la majesté de la mort. Ce jour-là j'ai été submergé par l'émotion, saisi par un profond respect, un respect que nous devons aux cheveux blancs et à nos morts. C'était hier...

Aujourd'hui, dès sa venue au monde, l'enfant est confié à une gardienne, ou à une mamie dans le meilleur des cas. C'est déjà l'amorce d'une séparation avec la mère qui, travaillant au dehors, ne peut lui octroyer que le temps dont elle dispose. Cette lacune est atténuée lorsque l'enfant se sent pris en charge et aimé par son entourage. Au fur et à mesure qu'il grandit, la télévision occupe son espace — violence, pornographie, toutes les laideurs morales du genre, distillées par le petit écran, alimentent, encombrant et polluent son cœur innocent. Pour assurer leur tranquillité bien des parents ferment les yeux, négligent leurs devoirs en ne protégeant pas suffisamment l'enfant contre les méfaits de ce media omniprésent.

L'école, qui pourrait être une seconde famille, ne lui apporte rien de concret, il est un numéro parmi d'autres. Les insuffisances du système éducatif actuel, tant dans l'enseignement privé que public, inquiètent bon nombre de parents et d'enseignants. Pour les élèves les plus doués il n'y a pas le moindre problème. Pour les autres, moins ouverts à l'étude et en particulier pour le peloton des sous-doués, c'est le sauve qui peut. La scolarité terminée un jeune sur cinq est sans emploi, il fait l'apprentissage du chômage sans avoir jamais travaillé.

Dès l'âge de seize ou dix-sept ans des garçons et des filles jouent au papa et à la maman sans en mesurer les conséquences. Cette sexualité précoce, souvent dépourvue de sentiments, de romantisme, n'est pas forcément gratuite dès lors qu'elle se solde par l'apparition de maladies sexuelles transmissibles, ainsi le Sida. A ce constat il convient d'ajouter les méfaits de l'alcool, de la drogue et le tour d'horizon est complet. Oui, rien n'est gratuit, le prix à payer pour certaines erreurs, certaines fautes est parfois très élevé. Trop de jeunes semblent l'ignorer en rejetant les valeurs essentielles, en succombant au charme de l'illusion, en privilégiant le tout tout de suite, s'orientant ainsi vers des lendemains qui déchantent. Aujourd'hui, comme hier d'ailleurs mais avec acuité nouvelle, l'argent pollue de plus en plus de consciences. Son attrait est tel qu'il conduit à la violence, au vol et au meurtre, autant de maux qui ne cessent de fleurir au sein de notre société.

Au fil des années l'évolution des structures familiales ont été très importantes, parfois déroutantes : mères célibataires, divorce, union libre, familles divisées.

La mère célibataire : une option que je respecte mais l'absence du père n'est pas à sous-estimer tant elle me paraît difficile à combler.

Le divorce, frileux, timide hier est, désormais, une réalité quotidienne. La femme qui travaille perçoit un salaire, devient indépendante sur le plan financier. Elle accepte de moins en moins le joug du mari, surtout s'il est pesant. Lorsque la mésentente s'installe au sein du foyer on n'hésite plus à se séparer et le divorce devient la porte de sortie. Une sortie qui, en réalité, s'apparente à un échec majeur pour le couple et à un drame pour l'enfant qui aime son père, sa mère, qui a besoin de l'un de l'autre. L'enfant du divorce est un naufragé de l'amour.

L'union libre a le « mérite » de mettre l'homme et la femme à l'abri du divorce puisque vivant hors mariage. Cette union est, en quelque sorte, l'apprentissage de la vie à deux, un apprentissage gratuit du moins sans inconvénients majeurs. Et la plupart du temps, après quelques années de vie commune, le couple passe devant M. le Maire. Le mari épouse sa femme si j'ose m'exprimer ainsi.

Aujourd'hui les familles divisées sont en augmentation constante. L'éclatement de la cellule familiale est dû au progrès, à ses bouleversements, à ses conséquences. Par sa mutation la société a perdu son statut rural et s'est développée beaucoup trop vite par rapport au sens moral de l'homme. Un homme a des racines, une origine, une famille, un village qui l'ont, en partie, formé et qui ne cessent de colorer sa vie. Mais l'image de cet homme est quelque peu ternie pour bien des familles dont les enfants sont dispersés au loin, les parents isolés, les grands-parents, devenus encombrants, partis en maison de retraite. Lorsqu'ils sont gravement malades l'hôpital est leur dernier refuge. Là, dans la solitude et l'angoisse ils attendent le grand rendez-vous de l'éternité.

Coupé de ses racines traditionnelles, l'homme d'aujourd'hui n'est pas foncièrement heureux. Lourd est le tribut payé au progrès dont il jouit...

Oui, rien n'est gratuit en ce monde si ce n'est l'amour du prochain. Lui seul est en mesure d'améliorer, d'enrichir les relations entre les hommes, en un mot de réconcilier l'humanité avec elle-même.

Aujourd'hui, comme hier, les bienfaits et les laideurs de la vie occupent le terrain alors que l'espérance reste l'amie privilégiée de l'homme tout au long de son pèlerinage sur la terre.

R. AIGILLON.

RÉCIT

Noël 42 en cellule

Ramené fin novembre du Kdo 692 au stalag XC à Nienburg — camp de représailles, disait-on — et ce pour une histoire de coups et blessures à un « Hitlerjung » de 15 ans, lequel venait de tuer le chat d'une petite Polonaise déportée, son unique jouet. Le Posten qui m'accompagnait, bientôt suivi de deux compères, me dirigea vers un grand bureau où je me trouvais face à deux « civils », zwei offizieren und eine unteroffizier. Celui-ci m'ayant demandé si je comprenais l'allemand, je répondis que non tout en prenant un air idiot. Prudence est mère de sûreté...

Un hauptmann me fit alors un long discours, rapide, auquel je ne compris guère. Puis un des civils, qui avait l'air d'être le chef de toute l'équipe, m'en fit un autre qui se terminait ainsi : « In zwei monat, der Kopf kaputt ! » Tous mes lecteurs P. G. comprendront.

L'entretien terminé, on me transféra à la bâtisse cellulaire du camp, que nombre de camarades ont fréquentée... La cellule qui m'était octroyée pour 60 jours comprenait : 1 bas-flanc, 2 couvertures, 1 seau d'eau propre, 1 pot W-C. Malgré une fouille assez poussée, j'avais réussi à conserver mon petit carnet

de route — les fesses servant à bien des choses dans la vie. On devrait le savoir pour nos guerres futures...

Heureusement, mein Gott veillait, le téléphone arabe aussi, les regrettés Galignier et Maguire de même ! Le R.P. Campbell, auquel je n'ai pas manqué de rendre hommage après, avait été avisé de ma présence.

Ce Révérend, un géant à robe de bure, une grande croix sur sa poitrine, en imposait. Surtout au vieux Cdt allemand du camp, blessé et P. G. en France en 14-18. Le prêtre avait pour « enfant de cœur » un gars merveilleux, dans le civil tenancier de maison close à Bordeaux ! Qui d'autre que des P. G. pour comprendre une telle « alliance » ?

Le régime alimentaire de la prison était : 1 soupe tous les 3 jours à midi. / Dieu qu'il faisait froid alors, Lui seul s'en souvient encore. /

Cette soupe composée d'un peu de tout, n'ayant jamais la même couleur, me donna à comprendre que je ne tiendrais pas deux mois !

Une fois la semaine, le R.P. venait dire la messe à laquelle tous les punis, Serbes, Polonais, Belges, Français assistaient. C'était le moment de se retrouver, après la pelote, la culture physique et la promenade dans la cour, à la queue leu-leu et en silence. Et sans courrier ni paquets, Dieu que c'était dur, et longues les nuits glacées !

Le deuxième dimanche après mon arrivée, le Révérend « s'occupant » du posten, son acolyte, Cassou, me bourra les poches de capote et me dit : « Le Père s'occupe de toi, mais ton cas est grave : tu as frappé le fils d'un héros du front russe, et la patronne de la ferme a porté plainte... » La messe commençait.

La nuit de Noël arriva. Le ciel que je voyais par la lucarne grillagée, était d'une limpidité absolue. Un « miracle » eut lieu, le premier : les gardiens occupés à festoyer, tous les prisonniers du camp avaient organisé dans toutes les baraques une farandole et chantaient « La Marseillaise » ainsi que la géniale chanson : « Dans le c... ils auront la victoire ». Le courage me revint d'un coup. Je sortis le 12-02-43 et j'évitai Rawa. Danke schon, mein Gott, fur haben gebe die Hand (Merci mon Dieu pour m'avoir secouru).

Henri FISSE, 1991.

Le feuilleton du " LIEN " (exclusivité)

« L'ENCHTIBE »

Roman inédit d'André BERSET.

CHAPITRE XXVI

Et puis... dans un monde qui s'achemine vers son inexorable destin, malgré le gigantisme des problèmes bouleversant la planète, les petites avanies continuent en un milieu où nul ne semble avoir compris que le temps n'est plus aux ratiocinations.

D'un bout à l'autre de la planisphère, ça décahute du système décimal. Faux accords par ci. Tromperies diplomatiques par là. Roueries. Indécisions. Attentisme. On veut voir. On rêve. On repousse. On imagine. On observe. Et, finalement, tout le monde l'a dans le baba.

Dans l'hexagone franchouillard, les gens papillonnent. Légers comme un duvet d'elder. Futiles comme un discours politique. Sur les planches de Deauville, les vacanciers déambulent en canotiers pour les hommes et chapeaux cloches pour les dames. On parle de concours d'élégance automobile à Vichy. Beaucoup de « responsables » se dorent au soleil. On considère les négociations germano-russes comme des... conneries.

Néanmoins, ceux qui se souviennent et ne font pas confiance, commencent à stocker des provisions qui se conservent. Ils se posent des questions auxquelles ne répondent pas ceux qui cocorotent. Les polacs se disent que c'est bon d'avoir des alliés valeureux. Les rosbifs rappellent leurs réservistes. La Belgique prône la charité internationale.

Et puis. C'est la remontée du temps :

Le 23 août, nos représentants affirment que nous possédons l'armée de l'air la plus puissante qu'il soit. Une marine invincible. Et des troupes redoutables. C'est nous qu'on est les plus forts. Les poètes clament que le pacte germano-soviétique vient de faire reculer la guerre. Pourtant, chaque Français bien de chez nous a, plus ou moins, un membre de sa famille embringué dans le coup ; et on ne peut pas dire que ça le fasse pavoiser, parce que, souvent, quand un gail recule, c'est pour vous foutre un coup de tartine.

24 août. A Runtzenheim, le moral est meilleur. Les hommes s'installent dans la panade. Faut dire que les journaux, fiéffés menteurs, s'y entendent pour galvauder l'optimisme à la Georges Milton. Le patriotisme est tellement claironné que nos zigues finiront presque par se prendre pour des héros. Cette fois-ci ce n'est pas pour de la rigolade quand on leur redistribue masques à gaz, revolvers, cartouches. Antoine, lucide, considère que l'on est beaucoup plus près de la mélasse que l'année dernière ; ses deux oncles, Dudule l'arnaque et Théo le taciturne sont déjà sous l'uniforme ; Cécel, son dabuche, bigle la concepige tous les matins avec l'appréhension du fascicule. Avec cézingué, les rusco-fridolins vont pouvoir se titiller la gloglote.

— Mon zob, que je leur ferai bouffer à ces fumiascos ! Qu'il claironne, devant l'armoire à glace.

— Parle pas des absents ! Qu'elle lui répond, Suzon, mieux placée que n'importe qui pour savoir ce qu'il en est.

Notre gamin, il leur raconte ça, à ses copains, pour les faire marrer un peu dans la monotonie du service courant. Certains teigneux, qui ne font pas dans le point d'Alençon, parlent déjà de descendre les gradés, les faisant marner, à la première attaque. Les quatre quarts sont parfois déprimants : Garde. Piquet. Repos. Garde. Piquet. Repos de six heures en six heures. Dix-huit plombs d'activité sur vingt-quatre en admettant que les trois-cent-soixante minutes qui restent, passées dans les allées et venues des hommes dans l'ouvrage, les manœuvres, les manipulations. Dans le suintement du renfermé, la claustrophobie latente. La sueur. Les piqûres de moustiques. La lumière allumée en permanence, puissent permettre un sommeil réparateur. Ils s'abrutissent, deviennent amorphes, fripés, débilisés.

Pour ce qui est des intervalles, entre deux casemates ; ces positions précaires faites de tranchées rudimentaires, de mamelons de terre et de fascines, tout cela entre les feux croisés de deux ouvrages, ce qui ne donne pas beaucoup de chance à leurs occupants, on fait venir des troupes de Hagueneau. Quinze kilomètres à pied, avec leur barda sur le dos et en pleine nuit pour agrémenter la performance.

A la caserne de Soufflenheim, il ne reste plus que les « handicapés » c'est-à-dire les « service auxiliaire » qui sont contraints de monter la garde à la place des hommes mobilisés sur la ligne de front. Laracine, plus gonflé que jamais, est promu sergent de semaine. Serein, implacable et irrévérencieux, il monte et descend le drapeau, fait habiller les mobilisés, s'occupe des ravitaillements ; tandis que Buttlering, toujours dans les bureaux, n'a plus rien à faire, on l'a oublié ; du coup, il ne dessaoule plus.

25 août. Le chef du gouvernement continue ses allocutions à la T.S.F., il se veut rassurant, mais personne n'est convaincu. Le coup de Munich, ça ne marche plus.

Les garages de tramways et d'autobus sont transformés en magasins d'habillement. Les hommes qui ont reçu leur fascicule partent dans le calme. Cela change de la pagaie de la fois précédente. Les départs sont espacés.

Les voyantes font florès ; dans leur clientèle, il y a les anxieuses et puis les follingues qui tremblent pour leur manteau de fourrure ou leur amant mobilisé à... Bécon-les-Bruyères. La plupart des extra-lucides s'en sortent en conseillant aux solitaires d'adopter un filleul, un soldat sans famille auquel ces frivoles pourront apporter un peu de réconfort moral et matériel. Elles repartent requinquées, s'imaginant des nuits de folies avec le pauvre mec qui se demande ce qui lui tombe sur la diguedigüe.

La morgue teutonne se donne à plein, face aux palidones des démocrates. Elle parle de paix. D'entretien des bonnes relations, puis termine en disant « qu'elle ira jusqu'au bout ». Quel bout ?

L'Angleterre et la Pologne signent un pacte d'assistance mutuelle.

A Routzo, Antoine est de garde. Au téléphone, cette fois-ci. Fonction ici, fonction là, qu'est-ce que ça peut faire ? De toute façon, il faut garder quelque chose. Les minutes passent lentement. Les heures aussi. « Merde ! On se les brise ! » qu'il se pense. D'autant plus qu'un téléphone, ça vous a toujours l'air un tantinet ridicule. Quand on ne s'en sert pas, ça vous toise, vous provoque. Ce n'est pas fait pour le silence, un téléphone. Alors. Pour occuper le truc, il décroche, plante une fiche, fait un numéro (Secret, intéresse la Défense Nationale). Une voix amie répond :

— Allo ! Ici Heidenbuckel.

— C'est toi, Bob ? (Macoupé).

— Ah ! Antoine, qu'est-ce que tu fous, vieille branché ?

— Je m'emmerde au téléphone.

— Moi aussi.

— Dis donc, je te signale, à trois cents mètres de votre casemate, au sud, il y a un verger plein de pommes, de raisin, de mirabelles tout cela abandonné. Un vrai paradis terrestre. J'y suis allé cette nuit. Du tonnerre c'est. Prends ta musette.

— Mais. Le paysan, il ne va pas revenir ?

— Ben. Ses fruits, vaut mieux qu'ils soient mangés qu'y périssent.

Une troisième voix intervient sur la ligne :

— Voulez-vous me passer Runtzenheim ! Passez-moi Runtzenheim !

Antoine marmonne :

— Qu'est-ce qu'il nous fait chier, celui-là !

Il entend un « Oh ! offusqué. Puis

— Bon sang ! Ici, le commandant ! Je vous ordonne de me passer Runtzenheim !

Antoine raccroche sans répondre.

26 août. Antoine est perplexe. Il se dit que ses galons de crabe, il n'est pas près de les voir arriver avec tout ce branlebas. Les bleus de la classe 39 non plus, ils ne les verront pas. Ces derniers sont envoyés en Bretagne pour faire leurs classes. Ça vaut mieux, car, ici, ils deviennent cradingues avec tout ce qui leur tombe sur le paletot. Même le coifdu ne passe plus dans les ouvrages pour leur couper les douilles. Le seul qui restait est retenu, en permanence, dans les abris des postes de commandement, pour ces messieurs les officiers. Pourtant, pas un homme ne s'est encore laissé pousser la barbe. Ils ne s'en ressentent pas pour jouer les « poilus » de 14-18.

Là-bas. Pas loin. On entend les teutons qui s'exercent à la mitrailleuse et au canon.

Le téléphone retentit. Notre champion qui, une fois de plus, s'y trouve de garde, décroche. Il reconnaît la voix. C'est le capitaine Goudon qui réclame le chef de casemate. Notre loustic transmet, mais en prenant soins d'utiliser la fiche rouge qui lui permet de suivre la conversation.

— Allo ! Macquart ?

— Oui, mon capitaine.

— Ordre d'application immédiate de la mesure quatre-vingt-un !

Antoine est sidéré. Anéanti. La mesure quatre-vingt-un, tout le monde la connaît ici. C'est la quasi-mobilisation générale. Le retrait des populations civiles. L'ordre de tirer à la moindre alerte. Toutes les armes prêtes. Les chargeurs engagés et complets. Les barrages des rivières ouverts pour inonder la plaine alsacienne tout le long de la frontière.

— Bigre de bigre ! se dit notre héros.

Les mauvaises nouvelles vont vite. Bientôt, les appels téléphoniques pleuvent, interrogateurs. Angoissés. Déclamatoires. Emphatiques. Autoritaires. Selon les tempéraments, les principes, les concepts. On commente. Appréhende. Contesté. Approuve. Pour Munich, on n'était pas allé au-delà de la mesure quarante-et-un. Indiscutablement, on a fait du progrès depuis. Chose bizarre, les hommes semblent soulagés. Ils préfèrent encore cela à l'attente qui n'en finissait pas. Les nerfs se détendent. Le pinard sort des cachettes. Il y a bientôt des gueules saoules. Gare à la période dépressive qui va suivre.

Vingt-sept août. C'est dimanche. Le ciel est gris. Dans les rues des villes de l'arrière, les tandemistes prennent la route pour la ballade dominicale. Ils font semblant de ne pas s'en faire. Sur les rivières, les pêcheurs, imperturbables, taquent le goujon. Y'a des mecs, on ne sait pas ce qu'il faudrait inventer pour les troubler. Peut-être le turbin !

Il y a aussi, dans les gares, toutes ces femmes, ces filles qui viennent accompagner leur homme, leur père, leur frère aux musettes bourrées de casse-croûte, de canettes de bière, de kilis de rouge. On se prodigue les derniers adieux, les ultimes conseils, les recommandations indispensables. Tout cela sans passion extrême. Comme un mauvais moment à passer, sans plus. Le conflit éventuel, personne n'y croit vraiment. Les journalistes, les représentants du peuple ont trop bluffé durant tous ces mois d'échauffement. Pourtant, les murs se couvrent d'affichettes indiquant les précautions à prendre en cas d'attaque aérienne. Les marchands de couleurs ont liquidé toutes leurs bougies en prévision des pannes de lumière. On colle du papier adhésif sur les vitres pour les protéger des déflagrations d'obus. On peint le tout en bleu pour calfeutrer les éclairages, occulter les fenêtres, les vitrines. On a fait le plein d'allumettes, de sucre, de chocolat, de pâtes alimentaires. On est allé à la Caisse d'Épargne retirer son pognon pour disposer de liquide en cas de départ imprévu. Toutes les ouvertures des maisons sont obstruées. Les musées commencent à déménager leurs chefs-d'œuvre. Certains aéroports ferment.

A Dieppe, les premiers soldats anglais débarquent. On se met à chanter « Bonjour ! Bonjour ! Tommy. Te revoilà en France ». Comme s'ils n'avaient pas pu rester où ils étaient.

En Belgique, on est rassuré, un accord a été conclu, garantissant la neutralité du territoire.

28 août. Sur la ligne fortifiée, la tranquillité règne.

Un magnifique soleil inonde la campagne. Les oiseaux chantent joyeusement. Peut-être qu'ils ont pigé qu'il est temps de se barrer de ces pays de loutingues. On les voit, en bandes de plusieurs centaines, agglutinés sur les fils téléphoniques longeant la voie ferrée. Il fait très chaud. Les moustiques bourdonnent inlassablement, sauvagement, aux oreilles des « guerriers » amollis. Ça sent bon la verdure. Les papillons virevoltent dans la prairie comme autant d'étendards. Ils remémorent pour certains sentimentaux, la douceur des couples enlacés. Sans méchanceté pour les humains, les abeilles butinent les fleurs qui se laissent faire de bonne grâce. C'est champêtre. C'est gai. C'est sain. Cela évoque le plaisir et la joie de vivre. Pourtant.

Dans la baraque en bois, construite à l'extérieur de l'ouvrage, les hommes écoutent la T.S.F. allemande, en langue française ; c'est plus facile à obtenir que les stations parisiennes. Le traître de service n'y a pas par quatre chemins, il ironise :

— Vous n'allez tout de même pas vous faire trouer la paillasse pour dix ronds par jour ?

Là, il met à côté, c'te plure ! Car, ça leur rebrousse le poil dans le mauvais sens, aux gars qu'aiment pas qu'on se paie leur tronche. Les schleus, ils ne peuvent pas piger qu'un Français, un vrai, ça réagit toujours à l'envers. C'est ce qui fait sa force. Au moment où on le croit à cent coudées sous les étrons, le voilà qui se dresse pour crier : « Vive les pommes de terre frites ! » et foncer dans le tas. C'est sa nature ; plus d'un fortiche l'a appris à ses dépens. Au moment où il s'imaginer que c'est dans la feuille du froc, paf ! Ça lui pète dans la poire !

Ce qu'ils n'admettent pas, pour l'instant, nos zombis en uniformes, c'est que la tambouille leur soit, maintenant, fournie par les abris des postes de commandement où sont réfugiés les états-majors et l'intendance. Tous les jours, deux d'entre eux sont désignés pour aller chercher la croûte dans cet ouvrage distant de trois kilomètres. Pour ça, il leur faut traverser les champs inondés, les chicanes, les réseaux de barbelés, le terrain volontairement accidenté, en trébuchant les bouthéons loutingues. Au retour, tout cela est froid et indigeste. De plus, on leur sert du singe. Encore du singe. La cuisine se fait à l'ouvre-boîtes.

(à suivre)

A HENRI FISSE

Promenade

Par une belle journée ensoleillée d'automne, nous promenons en Bazadais, terroir de Guyenne sur la rive gauche de la Garonne. C'est dimanche. La route serpente à travers le vignoble du Sauternais dont le raisin, « noblement pourri » sur pied, produit cette liqueur d'or qui miroite dans les verres glacés de l'été. Passé Langon, voici la seigneurie de Roquetaillade, en latin : domini de Rupetalia ; en gascon : Peyratlhada (pierre ou roche taillée).

Sur son tertre, ou motte, tronconique entouré de fossés sans eau, le Château-Neuf s'offre au regard, flanqué de quatre tours d'angle circulaires, véritable forteresse médiévale du début du XIV^e siècle dont les premiers seigneurs fonciers furent les La Mota, nobles gascons à la généalogie compliquée, hommes de guerre « pillards à l'occasion, querelleurs sans aucun doute, prêts à régler par les armes les différends d'ordre privé, vivant au-dessus de leurs moyens », mais aussi hommes d'église — l'un d'eux fut archevêque de Bordeaux, sous Clément VI.

Le Château-Vieux du début du XII^e siècle, ou ce qui en reste, domine le terre-plein au nord du site : tour, porte, escalier du donjon, barbacane et autres vestiges témoignent de l'importance d'une construction fortifiée dont la position dominante et orgueilleuse a dû certainement susciter bien des envies et subir bien des assauts. L'historique du lieu nous apprend qu'un village (ou castelnau) était accoté à ses hautes murailles, village à rue unique dont les maisons étaient séparées entre elles par des venelles. Détruit, il n'en subsiste que la chapelle de style mauresque, plafond à caissons aux couleurs vives, et deux grandes salles de 200 et 120 m², aujourd'hui destinées aux « fêtes et banquets ». Ainsi est assuré l'entretien du superbe Château-Neuf, dont les propriétaires actuels descendent, par les femmes, des La Mota d'il y a huit siècles !

« Le Château-Neuf de Roquetaillade est resté habité durant toute la fin du Moyen-Age et l'époque classique : ses propriétaires successifs l'ont modernisé et ont légèrement modifié son aspect extérieur en percant des baies plus nombreuses et plus larges que celles qui existaient lors de sa construction ».

Au XIX^e siècle, Loïs de Mauvesin et Marie-Geneviève de Galard confièrent à Edmond Duthoit, élève de Viollet-le-Duc, maître-d'œuvre, le soin de faire de leur château une demeure habitable et confortable « suivant l'idée moderne ». Le cygne couché, bec replié, ou les ailes dressées à la verticale, emblème de la famille, se voit un peu partout dans la grande maison de pierre beige. Quelques pièces principales retiennent l'attention — mais on aimerait y flâner à loisir : la grande salle synodale, la salle à manger, la chambre rose, la chambre verte... et la cuisine aux cuivres rouges. Le mobilier, fixe ou mobile, la décoration souvent de couleurs vives, font de l'habitation un séjour ravissant, chaleureux, vivant, humain. J'ai remarqué dans la chambre rose, lumineusement éclairée, le tableau d'une « Vierge à l'enfant » écrasé de son pied léger un rat, porteur de peste — Bordeaux et sa région connurent une grande épidémie vers 1585.

Le soleil déclinait lentement quand nous sortîmes. L'air embaumait des senteurs de l'automne brûlant, et je me prenais à rêver de Madame Geneviève sur le chemin de ronde, regardant, il y a peu de temps encore..., « le fond du ciel qui est si bleu ».

J. Terraubella.

Il y a cinquante ans

DROLE DE TEMPS

«...Les lettres ne sont plus ces réponses du tac au tac analogues aux réparties de la conversation. Trois semaines d'intervalle : deux mois environ pour avoir une réponse. Lorsque je reçois cette lettre il faut, soit me reporter au moment où elle était écrite, imaginer l'état des événements il y a un mois et tendre la main aux miens dans le passé, soit renoncer à un exercice si lassant et chercher non plus à se souvenir, mais à découvrir l'aimé au dedans de soi, sans la supputation du passé, ni l'interposition d'aucun lambeau d'image ».

Jean GUITTON.

« Pages brûlées ». C. Albin Michel, 1984.

SOLUTION DES MOTS CROISES N° 478

HORIZONTALLEMENT :

I. - Roussette. — II. - Euscarien. — III. - St. - Ovéé. — IV. - Ir. — Lo. — V. - Devinette. — VI. - Errant. - Ep. — VII. - Ase. - Ino. — VIII. - Coit. - Iton. — IX. - Insert.

VERTICALEMENT :

1. - Résidence. — 2. - Outrer. — On. — 3. - Us. - Vrais. — 4. - Scoliaite. — 5. - Savonne. — 6. - Ere. - Et. — Ir. — 7. - Tient. — Ite. — 8. - Té. - Tenon. — 9. - Entrepont.

N° de commission paritaire : 786 D 73
Dépôt légal : 4^e trimestre 1991
Cotisation annuelle : 75 F donnant droit à l'abonnement annuel au journal.
Le Gérant : J. LANGEVIN
IMPRIMERIE J. ROMAIN - 79110 CHEF-BOUTONNE